

***Des arbres à abattre***

« *Cependant, celui qui possède une grande dose de chaleur intérieure, préfère s'éloigner de la société, pour ne pas causer de désagréments, ni en subir.* »

(Arthur Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena*, 1851,  
Bouquins éditions, 2020)

Il est des auteurs dont le nom vous est familier parce qu'ils bénéficient, à tort ou à raison, d'une certaine notoriété et que vous l'avez souvent rencontré dans divers médias, sur les affiches, voire au détour d'une conversation, et que vous n'avez jamais eu vraiment le désir ni l'occasion de lire, si bien qu'ils attendent longtemps avant de passer à vos yeux du statut d'ectoplasme à celui d'écrivain réel. Telle est l'histoire du rapport du Témoin gaulois à l'œuvre de Thomas Bernhard.

Comme actuellement je consacre le peu de temps que je parviens à réserver à la lecture à l'un de ses romans, *Des arbres à abattre*<sup>1</sup>, sur lequel un article de presse élogieux a attiré mon attention je me permets à mi-parcours d'en rendre compte. Cela devient une habitude. C'est une manière comme une autre de faire le point sur l'impression qu'un livre vous fait et vous laissera : sauf très rare exception, la suite et la fin, si intéressantes qu'elles soient, en particulier quand il s'agit d'un récit, n'y changeront rien. Mais s'agit-il vraiment ici d'un récit ? Certaines conditions sont réunies. Il y a bien une situation initiale<sup>2</sup> : un quinquagénaire qui a renoncé tout d'un coup, vingt ans auparavant, à une carrière

---

1 *Holzfällen, eine Erregung* de Thomas Bernhard, 1984 – *Des arbres à abattre, une irritation*, traduction par Bernard Kreiss, Gallimard, 1987.

2 Voir *Approches des textes*, [Le Récit](#), *Schéma narratif*, page 7.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

littéraire prometteuse, au milieu artiste de Vienne où il était bien introduit et aux amitiés qu'il y a nouées, s'est exilé à Londres pour travailler dans les métiers de la banque. Il y a aussi un action perturbatrice, et même deux : de passage à Vienne, il apprend la mort de la Joana, comédienne ratée qui fut son amie et l'introduisit dans le milieu artiste, et par sentimentalité il accepte l'invitation à dîner du couple Auersberger qu'il a fréquenté à la même époque et toujours détesté. Le reste semble échapper au schéma habituel : ni véritable dynamique de l'action, ni péripéties, ni situation finale établissant un nouvel équilibre. En fait, il s'agit d'un long monologue intérieur qui se déroule en un seul bloc, sans division en chapitres, paragraphes et sans même le moindre alinéa, sur 222 pages, la difficulté de la lecture étant augmentée par le retour obsessionnel de pensées et d'images. Je connais une bonne lectrice qui a renoncé à mi-parcours, c'est-à-dire à peu près où j'en suis. Chaque lecteur découvre un jour ses limites. Naguère, je m'aperçus que nombre de mes collègues étaient incapables de lire un tome entier de Marcel Proust. Cela me parut surprenant : j'y étais autant à l'aise que dans les romans de la Nouvelle Vague... jusqu'au jour où je m'attaquai à l'*Ulysse* de James Joyce : en dépit de plusieurs tentatives, je n'ai jamais pu dépasser une cinquantaine de pages. Il est vrai que je l'ai abordé dans la traduction de 1924, mais elle fut revue par James Joyce en personne, et que souvent ses références culturelles m'échappent. Quoi qu'il en soit, la traversée à laquelle Thomas Bernhard nous invite est bien moins longue, facilitée par le petit nombre d'acteurs, le point de vue unique du narrateur qui ne cesse de discourir « *dans le fauteuil à oreilles* » d'où il observe la comédie qui se déroule dans le salon de musique des Auersberger. Ce narrateur apparaît comme un misanthrope qui voue une haine sans borne à Vienne, à l'Autriche, à ce milieu artiste dont il a fait partie dans sa jeunesse

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

et dont les autres membres sont aujourd'hui reconnus par le public et l'État comme appartenant à l'élite culturelle du pays et, à ce titre, couverts d'honneurs. En somme, il serait plutôt antipathique s'il n'étendait à lui-même le mépris et la haine qu'il affiche pour le reste de l'humanité, et si son humour ne venait corriger la noirceur de son discours en établissant une complicité entre le lecteur, qui a souvent l'occasion de rire ou de sourire, et lui. Très vite s'impose la certitude que l'œuvre comporte beaucoup d'éléments autobiographiques et que l'auteur est un homme que la vie a profondément blessé. Comme le roman n'en dit rien, c'est ailleurs qu'il faut chercher.

De lui, je savais peu de choses : son nom, qu'il était Autrichien et considéré comme l'un des plus grands auteurs de langue allemande de sa génération. Une rapide enquête (merci, *Wikipedia*) m'a apporté quelques informations supplémentaires : né le 9 février 1931 et mort le 12 février 1989, c'est par sa mère le petit-fils d'un écrivain et dramaturge estimé qui lui a donné le goût des lettres et du théâtre. Son enfance, partagée entre sa mère et ses grands-parents et apparemment heureuse, est fortement perturbée, en 1942, par un séjour dans un centre d'éducation national-socialiste en Thuringe. Garçon physiquement fragile et psychologiquement sensible, il est le souffre-douleur de ses camarades dressés à la brutalité. Placé dans un internat nazi à Salzbourg de 1943 à 1944, il revient dans sa famille en raison des bombardements, puis retourne en 1945 dans cet établissement où l'éducation catholique à laquelle il est soumis se révèle toute semblable à celle des nazis. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre qu'une bonne partie de ses problèmes trouve là son origine : une lecture de son œuvre dans l'ordre chronologique

m'aurait appris cela <sup>3</sup>. Un autre détail éclairant de sa vie est le fait qu'après un séjour en sanatorium, devenu free-lance au *Demokratisches Volksblatt* qui publie, outre ses chroniques culturelles et judiciaires, ses premières poésies, il étudie la musique et l'art dramatique à Vienne et à Salzbourg. Introduit dans le monde intellectuel de Vienne, il s'appuiera sur des souvenirs précis pour en faire vingt ans plus tard la satire dans *Des arbres à abattre*. À partir de 1962 et du succès de *Frost (Gel*, son premier roman), il délaisse la poésie pour le roman et le théâtre, genres où il obtient un vif succès. Contrairement au narrateur *Des arbres à abattre*, il n'a pas abandonné Vienne et renoncé à sa vocation artistique sinon, en compagnie de Hedwig Stavianicek, qu'il n'a pas quittée de leur rencontre en 1950 à sa mort en 1984, pour de brefs voyages à l'étranger et des échappées laborieuses dans la ferme de Ohlsdorf qu'il a achetée et aménagée : « *Se faire comprendre est impossible, ça n'existe pas. La solitude, l'isolement deviennent un isolement encore plus grand, une solitude encore plus grande. on reste enfermé et de l'autre côté la seule joie et le plaisir toujours plus grand est alors le travail. Ce sont les phrases, les mots que l'on construit. En fait, c'est comme un jouet, on met les cubes les uns sur les autres, c'est un processus musical.* » <sup>4</sup> Comblé d'honneurs en Autriche et en Allemagne, il aurait ressemblé en somme de plus en plus aux pantins dérisoires du « *monde artiste* » qu'il a tournés en dérision, s'il n'avait vraiment eu du talent, comme une partie sans doute de ses victimes, et la dénonciation de la médiocrité de la vie artistique et intellectuelle de Vienne, capitale surdimensionnée d'un état dont l'empire a

---

3 Épisodes racontés par Thomas Bernhard dans *Die Ursache, Eine Andeutung*, 1981, et traduit de l'allemand par Albert Kohn, sous le titre *L'Origine. Simple indication*, 1996, Folio).

4 Cité dans l'excellent [Dossier pédagogique](#) établi par Claude Duparfait et Cécile Pauthe à l'occasion de l'adaptation du roman pour le Théâtre de la Colline et auquel j'ai emprunté la citation de Schopenhauer placée en épigraphe.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

éclaté comme le Reich mondial et millénaire rêvé par le *Great Dictator*, vaudrait aussi pour Paris, qui a connu le même sort moins d'un demi-siècle plus tard. Surtout, il ne s'est jamais complu dans ce personnage, créant volontiers le scandale, comme ce jour où il a déclaré, devant le ministre autrichien de l'Éducation venu lui remettre un nouveau prix, que « *Nous Autrichiens sommes apathiques ; nous sommes la vie en tant que désintéret général pour la vie* », l'obligeant à quitter la salle. On pense à Georges Brassens injuriant son public.

Installé « *Dans le fauteuil à oreilles des Auersberger* », le narrateur de Thomas Bernhard ressasse un discours qui paraît circulaire mais qui dévoile peu à peu le passé – l'histoire de Joana, sa grandeur et sa chute, les relations qu'ils ont entretenues – et le présent – le véritable caractère du « *compagnon de vie* » de celle-ci, quand notre imprécateur revient sur un premier jugement sommaire, l'origine de la fortune des Auersberger, la longue attente et l'arrivée de ce comédien du Burgtheater dont la présence justifie l'organisation de ce « *dîner artistique* », tous deux si maltraités alors que les pièces de Bernhard ont connu leurs plus grands succès dans cette salle – en sorte que le lecteur opiniâtre aura finalement eu droit à un récit souvent drôle, et à une leçon qui l'est moins et que résume bien cette phrase de Thomas Bernhard, glanée dans le même *Dossier pédagogique* : « *Et cela devient naturellement toujours pire et toujours plus fort, et il n'y aucun salut ni aucun retour en arrière.* »

Lundi 5 avril 2021